

Le fou des marées

Patricia Nourry

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nourry, P. (2008). Le fou des marées. *Contre-jour*, (17), 149–156.

Le fou des marées

Patricia Nourry

Pour commencer cette histoire dans le bon ton, il faut entendre le rire de centaines d'oiseaux de mer, pour l'essentiel des mouettes. Il faut les voir entassés sur une plage faite de galets et de sable, tous occupés à se faire des politesses en dodelinant de la tête ou à chercher quelque chose sous leurs ailes, comme d'autres de notre espèce farfouillent dans leurs poches pour y trouver leurs clés. Des voiliers entiers de ces oiseaux braillards, blancs et gris, au rire résolument jaune moutarde, s'il pouvait se voir. Un rire qui sonne grinçant aux oreilles de ceux qui n'ont pas songé qu'il est le produit de la nécessité : un pépiement de mésange ne suffirait pas à couvrir au long des jours les terribles mugissements de la mer. Celle-là, toujours crachante et écumante, lance ses vagues fracassantes à l'assaut du rivage avec l'avantage de ne jamais avoir à reprendre son souffle.

Puis, il faut voir parmi ces oiseaux, assis cul par terre sur le sable, un jeune homme. Un jeune homme immobile et grave. Les oiseaux sont habitués à sa présence puisque, chassé de chez les hommes, il a adopté

depuis longtemps leurs mœurs et leur habitat. Il dort perché sur la haute corniche qui surplombe la mer et c'est là qu'il a fait son nid, dans une cavité naturelle en forme d'œil creusée dans le roc. Quand il s'y trouve, on pourrait croire qu'il en est la pupille... D'ailleurs, plus d'un étranger a tressailli et rebroussé chemin, apeuré par la vision fantasque d'un œil de pierre soudainement animé.

Le jeune homme surveille l'Autre, c'est-à-dire la mer, qui mord à belles dents dans la grève et mange de la terre, sans que jamais personne n'ait songé à venger ce crime. Si le plus souvent elle les grignote parcimonieusement, il lui arrive de dévorer les berges avec un appétit de fosses océaniques, engouffrant dans sa gueule géante des pans entiers de rivage. L'homme s'appelle Léonard mais les riverains l'ont surnommé « le Fou des marées ». À l'âge de cinq ans son destin fut scellé lorsque l'océan lui arracha des mains le palais de sable qu'il avait mis des heures à construire. Au même moment, loin des côtes, il s'offrit aussi un voilier sur lequel se trouvaient sa sœur aînée et sa mère. De cela il n'a aucun souvenir, mais il se rappelle les tourelles du château effondrées et la révélation qu'il eut alors : en jetant un regard autour il considéra, sidéré, les petits ourlets frangés des vagues qui avançaient en ricanant sur des kilomètres de plage. Sous le masque bleu de la mer, il vit ses rangées de dents et les tonnes de sable qui fondaient dans sa bouche.

Chaque jour depuis, il sauve le monde. Un monde tout entier offert en pâture à l'océan si ce n'était du secours qu'il lui porte. Posté dans l'œil du rocher ou couvé par les oiseaux sur le rivage, il observe tranquillement son ennemi, le jauge à l'odeur de ses embruns, au goût de son écume, aux hiéroglyphes peints sur ses coquillages... Le Fou frappe toujours au même moment quoique jamais de la même façon et c'est là tout le génie de sa stratégie. Il attend la minute, la seconde, où culmine l'avancée de la marée, instant suprême où la mer croit, selon lui, que plus rien ne l'arrêtera. Tendue dans cette expectative, il ne vit que pour bondir d'entre les oiseaux, se lancer en flèche contre l'immensité affamée en agitant les bras ou en hurlant, en la rouant de coups de pieds et de poings jusqu'à ce qu'elle inverse son mouvement et batte en retraite. Toutes ces mises en scène délirantes, ces cris, ces chorégraphies insolites inventées chaque jour dans le but d'effaroucher la mer... Certains riverains y voient l'œuvre d'un

dément aux méninges érodées, et d'autres, sans oser le dire, celle d'un phénix d'un genre particulier. Les oiseaux de mer, eux, ne s'en étonnent plus. Ils se contentent d'accompagner fidèlement, de leur ballet chaotique, les assauts de Léonard, grand chef de leurs troupes.

Jamais le Fou ne se désiste. Pas même les soirs d'orage lorsque la mer s'allie la puissance du ciel afin d'assouvir son unique passion, celle que lui dicte sa gueule toujours ouverte sur sa faim. De quoi frémir vraiment... pourtant le Fou, lui, n'éprouve ni doute ni angoisse. Il ne craint rien des orgies auxquelles se livrent ces titans. Comment pourrait-il en être autrement quand tout est à sa place, quand tout prend sens ? Sa vie ? Un songe dont il choisit l'interprétation : il est investi d'une mission incomprise de tous, comme le sont bien souvent l'essentiel et le sacré, et il accomplit son salut en même temps que celui de toute la terre, à chaque jour. Le monde est en ordre.

Pour commencer cette histoire, il faut donc s'imaginer des généraux à plumes préparant la charge d'un messie cuit par les vents, brûlé par le soleil et le sel. Toujours nous en sommes au début parce que le temps, près de la mer, n'a plus vraiment cours. Un peu comme si les jours perdaient la mesure et se fondaient dans l'indétermination des eaux. Dans la mouvance des vagues et de leur mouvement hypnotique. Par chance, la plage est là qui retient les falaises de tanguer. Une plage déserte, comme elles le sont toutes, surtout lorsqu'elles sont bondées ; il suffit d'y passer quelques heures sous l'emprise des charmes de la mer pour que très vite et sans comprendre pourquoi, on devienne indolent, lessivé, blanchi, vidé de l'intérieur. Le Fou saurait l'expliquer lui : c'est qu'elle boit les âmes, pour la plupart fluides, les aspire goutte à goutte comme un vampire. Heureusement, celle de Léonard est faite d'une matière argileuse trop brute et primitive pour être bue, un peu comme celle de Fiora d'ailleurs, l'ornithologue, qui occupe ses étés à inspecter les régiments sur la côte. Les recrues semblent l'intéresser plus particulièrement et la reconnaissance de Léonard pour cette alliée inespérée est sans borne. Souvent, il l'aide à veiller sur les jeunes soldats en lui indiquant l'emplacement des nids cachés dans les falaises. Une femme belle comme la lune. Au scalpel des caresses elle a gravé son nom sur le cœur échevelé de Léonard et quand on les voit ensemble, on a l'impression d'une dérive surnaturelle, d'un

couple sans amarre dans ce monde-ci. Leur amour doit être pensé hors le temps lui aussi, délivré des lois de l'offre et de la demande, libéré des jeux de possession et de perte. Un amour fait de présent perpétuel qui ne peut jamais ni promettre ni attendre. Bref, quelque chose d'incorruptible.

Parfois, après avoir triomphé d'une marée, le Fou délaisse sa corniche pour aller se reposer dans la cabane de Fiora, sous le saule, à l'ouest du rivage. Là, ils entremêlent leurs corps et s'offrent des douceurs qui rendent la mer malade de jalousie. Il faut dire que dans ces moments-là, Léonard est fou d'autre chose, fou de la peau de Fiora, plus douce que le duvet des poussins, fou de ses yeux, plus sombres que l'humus des bois. Il lui murmure que c'est la terre elle-même qui l'a façonnée dans ses flancs généreux et l'a enfantée, irradiante comme la fine opale. Mais les chemins des mots l'égareront et rapidement il se perd dans des formules étranges. Il dit « que le petit marinier cherche le caveau des escargots, hou hou font les hiboux ; que Dieu a du limon dans les paumes et que demain recommencera comme hier. Toujours. Jamais. Avec l'éternité qui caracole sous nos pieds. » Fiora ? À force de côtoyer l'océan, on apprivoise la démesure, alors elle accueille la voix de Léonard derrière les paroles à vau-l'eau, puis pose un doigt sur sa bouche avant qu'il ne se mette à crier comme une mouette.

Le ventre de Fiora est maintenant gros du Fou des marées et le soir dans les buvettes, les riverains spéculent à voix basse sur l'enfant à naître. Certains prétendent qu'il n'aura rien d'humain, qu'il aura des ailes de cormoran et des cheveux tressés d'algues. Elle sait en rire, mais soupire un peu aussi : toujours un frein aux délires, toujours des bâillons pour les fous. La folie de Léonard, pour elle, c'est plutôt une grâce, celle d'accéder en esprit, à toute heure du jour et de la nuit, à tous les possibles. À l'en croire, il ne faudrait pas museler les appels lancinants des voix intérieures, discordantes avec celles du dehors, qui exhortent à vivre autrement. Des voix jaune moutarde. Des voix de cornes de brume. Les fous, eux, n'ont d'oreilles que pour elles et peuvent laisser ces sirènes les envoûter jusqu'à l'obsession. Fiora le sait, mais quel est le meilleur parti ? Celui qui chante faux des sérénades rose bonbon, ou l'autre qui invente des mélodées, pour sûr étranges, mais aux accords authentiques ?

Le monde est en ordre mais cet ordre est menacé, ça se sent. Autant qu'un poisson pourrissant sur le rivage. Depuis quelques jours en effet, la mer aguichante déploie ruses et artifices pour rendre le ciel ivre de désir. Parée de fards bleu-turquoise, elle feint la transparence le temps de donner à voir les courbes de ses fonds marins, puis se dérobe avec grâce, faussement pudique, en commandant aux baleines et aux dauphins de s'ébrouer à sa surface. Cela dure depuis des nuits aussi, et le ciel se gorge du besoin féroce de la prendre et de la sentir se pâmer sous ses secousses. Il faut s'en méfier, dit Léonard à Fiora, c'est un amant ombrageux que l'envie rend mauvais, très mauvais. Et puis la terre a tremblé de peur hier. Le Fou des marées sait que le combat à venir sera sans commune mesure avec ceux déjà livrés. À n'en pas douter, quelque chose d'inédit et d'indescriptible sera lâché contre lui.

Au crépuscule du onzième jour, la surexcitation du ciel s'est changée en fureur : on ne badine pas avec lui et ce qu'on lui a promis, il faut maintenant le lui offrir. Il tonne de dépit et de rage pour avertir l'enjôleuse. Elle a compris et lui concède un typhon, là-bas en haute mer, en guise de prélude au funeste sabbat. Tandis que les amants s'échauffent, la terre tremble à nouveau et le ventre mûr de Fiora se contracte.

Les temps sont venus.

Obéissant à de mystérieuses injonctions, le Fou s'est couvert de boue puis roulé dans les plumes. Avec des gestes précis, il a confectionné ses armes : des joncs longs de deux mètres auxquels il attache maintenant des algues qui en font bien quatre. Le voilà prêt. À l'abri des rochers, il ébauche quelques pas, cherche la cadence, puis s'élançe vers le rivage comme un possédé, aurolé de nuées d'oiseaux de mer, en déployant ses membres fantomatiques pour effrayer les masses d'eaux qui déferlent déjà sur la plage.

Pour l'heure, la mer n'est pas intimidée par ses simagrées, car en fait, elle a flairé mieux que le Fou... Gonflée par les torrents que déverse le ciel, secouée par les spasmes de la jouissance, elle avance comme jamais et gifle la grève de ses vagues monstrueuses. Elle monte irrévocablement en fixant,

de son regard atone, la cabane sous le saule où Fiora vient de crever ses eaux.

Quant aux riverains, ils se sont barricadés dans leurs maisons ; les bigotes égrainent leur chapelet tandis que les vieux loups de mer, médusés, se réfugient dans un silence d'abysses. Le silence, c'est mieux pour ne pas réveiller les autres tempêtes endormies dans les mémoires. Et puis, il ne faut pas effrayer les enfants... Jérémie, le fils de Simon Grosjean, voudrait dire à son père qu'il n'a pas peur du tout, mais il préfère garder le nez collé à la fenêtre pour ne rien perdre de l'ouragan. Heureusement d'ailleurs, puisque c'est lui qui, l'apercevant en premier, entrera dans la légende... Rapidement, l'incroyable nouvelle a voyagé sur le dos d'une bourrasque, et tous ont maintenant le nez collé à la fenêtre, les yeux braqués sur lui : à la lueur des éclairs, ils distinguent la silhouette spectrale du Fou éperdu, agitant des bras géants en lambeaux, perdant ses plumes au vent, fouetté par des vagues déchaînées, cent fois renversé, cent fois se relevant. Et ils se prennent à espérer...

Mais la mer crache ses violences inemployées, accumulées et retenues en son sein ténébreux pour ce jour entre tous. Elle monte en triomphe vers la cabane prête à happer à même les cuisses ouvertes de Fiora, l'enfant nouveau-né de la terre. Vicieuse, elle offre au Fou de pactiser :

— Ta progéniture offerte de ta main, sacrifiée sur l'autel de mes délices, en échange de quoi j'épargnerai la femme et le continent. Sinon ? Sinon rien de moins qu'un déluge, en souvenir du bon vieux temps.

Lui ne pense à rien, ne répond rien et crie comme une mouette, la gorge en feu, la langue sortie, les yeux exorbités. Une vraie cervelle d'oiseau qui ne peut réfléchir parce qu'il est fou et parce que le vent cinglant lui déchire les tympanes — Fiora est piégée : les pieds dans l'eau, recroquevillée dans un coin de l'abri grinçant, impossible de retenir plus longtemps la vie qui pousse avec une force inouïe pour jaillir de ses entrailles — ...et danse Léonard, danse sa macabre corrida, le pauvre fou, en redoublant ses clameurs. Peine perdue, rien ne sert de crier et d'ajouter au vacarme de cette nuit-là ; les hurlements de Fiora et du Fou sont emportés par le vent

et leurs voix se perdent, engluées par le noir d'une nuit plus noire que le cœur de l'océan.

Au matin, le soleil se lève sur la plage dévastée, semblable à un grand lit défait. Des arbres arrachés et des algues à la pelle, une épave de navire et même un grand cachalot échoué jonchent pêle-mêle le rivage. La mer s'est retirée et le ciel, toute passion assouvie, brille à nouveau. Aucune trace de Léonard le Fou des marées. Un calme de genèse. Dans la pénombre de la cabane délabrée, près du saule déraciné, Fiora, le corps en ruine mais l'âme à l'amour, donne le sein à sa fille prénommée Marina en raison du sacre qu'elle a reçu. Elle fredonne tout bas :

— *Une souris verte qui courait dans l'herbe..*

Les mouettes, les rochers, les riverains hébétés rassemblés sur le rivage : tout semble en apesanteur.

— *...ces messieurs me disent : trempez-la dans l'huile, trempez-la dans l'eau...*

Se regardant les uns les autres ils sentent, à la faveur du silence, la proximité d'un mystère. Or, leur désir d'en surprendre le secret est si grand que leurs yeux ne peuvent s'ouvrir sur l'impensable... Juste là, agrippé à un récif au pied des falaises, le plus bel et le plus gros escargot qu'on ait jamais vu sort de la mer et avance comme un maître soufi. Lentement, il accomplit, en vieil habitué, sa procession vers l'œil du rocher...



Yves Laroche